

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNEE 1935

N°

THÈSE

849

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

LE MASLE, Robert, Charles, Achille, Amable

Né le 7 décembre 1901, à Amiens (Somme)

Le Professeur
Adrien PROUST

(1834 - 1903)

Président de Thèse : M. Antonin GOSSET, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LIPSCHUTZ

4, Place de l'Odéon

1935

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

ANNEE 1935

N°

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(Diplôme d'État)

PAR

LE MASLE, Robert, Charles, Achille, Amable

Né le 7 décembre 1901, à Amiens (Somme)

Le Professeur

Adrien PROUST

(1834 - 1903)

Président de Thèse : M. Antonin GOSSET, Professeur

PARIS

LIBRAIRIE LIPSCHUTZ

4, Place de l'Odéon

1935

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	Robert DEBRE.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie médicale et générale	BAUDOIN.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	HARVIER
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	LOEPER.
	CARNOT.
	CLERC.
	Marcel LABBE.
	LEREBoullet.
	NOBECOURT.
Hygiène et clinique de la première enfance	
Clinique des maladies des enfants	
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	CUNEO.
	GOSSET.
	GREGOIRE.
Clinique ophtalmologique	LENORMANT.
Clinique urologique	TERRIEN.
	MARION.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBREDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGENT.
Clinique de la Tuberculose	BEZANÇON.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
	HOVELACQUE.
	MULON.
Professeurs sans chaire	OLIVIER.
	VERNE.
	MOCQUOT.



II. — AGREGES EN EXERCICE

MM.

BENARD (Henri).Pathologie médicale.
 BERNARD (Et.) ..Pathologie médicale.
 BOULINPathologie médicale.
 BULLIARDHistologie.
 CATHALAPathologie médicale.
 CHEVALLIER ...Pathologie médicale.
 DOGNONPhysique.
 FEYUrologie.
 GALLIARDParasitologie.
 GASTINEL Bactériologie.
 DE GAUDART
 D'ALLAINES Pathologie chirurgicale.
 GAYETPhysiologie.
 GIROUDHistologie.
 HAGUENAUPathologie médicale.
 HALPHENOto-rhino-laryngologie.
 HAZARDPharmacologie.
 HUGUENINAnatomie pathologique
 JOANNONHygiène.
 LABBE (Henri) ..Chimie biologique.
 LACOMMEObstétrique.
 LANTUEJOUL ...Obstétrique.

MM.

LAROCHE (Guy)..Pathologie médicale
 LEMAIREPathologie expérimentale.
 LEVEUFPathologie chirurgicale.
 Mlle J. LEVYPharmacologie.
 LEVY-VALENSI .Neurologie et Psychiatrie.
 MOREAUPathologie médicale.
 MOULONGUET ..Pathologie chirurgicale.
 MOUQUINPathologie médicale.
 OBERLINGAnatomie pathologique.
 PETITDUTAILLISPathologie chirurgicale
 PIEDELIEVRE ...Médecine Légale
 PORTESObstétrique.
 RICHETPhysiologie.
 SANNIEChimie biologique.
 SENEQUEPathologie chirurgicale.
 TROISIERPathologie expérimentale.
 TURPINPathologie médicale.
 VIGNESObstétrique.
 WILMOTHPathologie chirurgicale
 BEZANÇON (J.) Hydrologie.

III. — AGREGES RAPPELES A L'EXERCICE pour le service des examens

MM.

ALGLAVEPathologie chirurgicale.
 BUSQUETPharmacologie.
 CHAILLEY-BERT.Physiologie.

MM.

LEROUXAnatomie pathologique
 NEVEU-LEMAIREParasitologie.

IV. — AGREGES CHARGES DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE à titre permanent

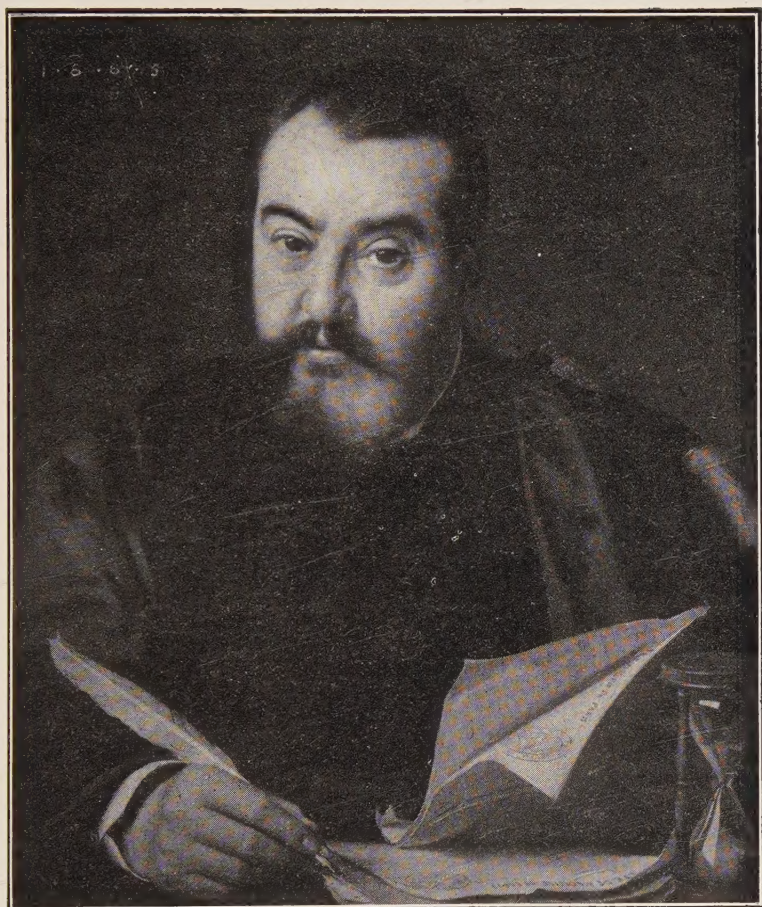
MM.		MM.	
ABRAMI	Clinique médicale.	BASSET	Clinique chirurgicale.
ALAJOUANINE ..		BROCQ	
AUBERTIN		CADENAT	
BRULE		GATELLIER	
CHABROL		HEITZ-BOYER ...	
CHIRAY		MOURE	
DONZELOT		QUENU	
DUVOIR		SCHWARTZ	
LIAN		VELTER	
PASTEUR-VALLE.			
RY-RADOT			
SEZARY			

MM.	
ECALLE	Clinique obstétricale.
GUENIOT	
LE LORIER	
LEVY-SOLAL	
METZGER	

V. — CHARGES DE COURS

MM.	
CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
LEDoux-LEBARD	Radiologie clinique.
WEIL-HALLE	Puériculture.
FREY	Stomatologie.

Par délibération en date du 9 décembre 1798 l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



Le professeur Adrien PROUST
par Jean Lecomte du Nouÿ (1885)

Donné par Madame Robert PROUST à la Faculté de médecine



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A LA MÉMOIRE DE MARCEL PROUST

A MA MÈRE

A MADAME ROBERT PROUST

A MADAME ET MONSIEUR GÉRARD MANTE

A MES AMIS

A la haute et chère mémoire
du Professeur ROBERT PROUST
Médecin de l'hôpital Broca

*Il avoit le cœur grand, l'esprit beau,
[l'âme belle,*

*Et ce sont des sujets à toujours le
[pleurer.*

(J.-B. POQUELIN.)

A la mémoire
des Professeurs LAGUESSE et WERTHEIMER
de Lille

A la mémoire du docteur PAUL RAVAUT
Membre de l'Académie de Médecine
Médecin de l'Hôpital Saint-Louis

A M. le professeur GOSSET

*Membre de l'Académie de Médecine
et de l'Académie des Sciences*

qui, en souvenir fraternel de son
ami Robert Proust, a bien voulu
recueillir cette thèse et présider sa
soutenance.

A MES MAÎTRES DU JURY

A MES MAITRES DE STAGE

A M. le professeur GUILLAIN
Membre de l'Académie de Médecine

A M. le professeur DEBRÉ
Membre de l'Académie de Médecine
Professeur de Bactériologie
Médecin de l'Hôpital Hérold

A M. le docteur LEVANT
Médecin accoucheur de l'Hôpital Beaujon

A M. le docteur BRULÉ
Médecin de l'Hôpital Tenon

I

Illiers, où naquit Adrien-Achille Proust, le 18 mars 1834, est pas loin de Chartres — à cinq ou six lieues, exactement 24 kilomètres vers le sud — un gros bourg de trois mille âmes, sur les bords du Loir, à l'extrême limite de la Beauce et du Perche. Mais Illiers, c'est aussi Combray, le Combray du *Temps Perdu* et du *Temps Retrouvé*, Combray, qui n'est que le nom légèrement enjolivé, harmonisé, de Combres, village voisin d'Illiers, Combray à qui Marcel Proust trouvait « une forme à part, si impossible à confondre avec le reste que c'était un puzzle qu'il ne pouvait arriver à faire entrer dans la carte de France » ; Combray : le pays de Legrandin, de Françoise, de la tante Léonie, le douaire de Gilberte Swann, la seigneurie des Guermantes ; Combray : la métropolitaine, la suzeraine du monde proustien, Combray dont M. de Charlus dit, quelque part, qu'il est une « toute petite ville comme il y en a tant ». C'est Illiers, dont l'apparition aux premières pages du *Temps Perdu* saisit comme l'approche dans certains rêves de pays qu'il nous semble avoir toujours connus. On se souvient de ce début : « Combray, de loin, à dix lieues à la ronde, vu du chemin de fer quand nous y arrivions, la dernière semaine avant Pâques, ce n'était qu'une église résu-

mant la ville, la représentant, parlant d'elle et pour elle aux lointains ». On a laissé Chartres, blonde aux yeux bleus de Huysmans, sorte de fée pâle, vierge mince et longue; et voici, comme la chantait Péguy, la Beauce :

*Voici la lourde nappe,
Et la profonde houle et l'océan des blés
Et la mouvante écume et nos greniers comblés.*

Voici le clocher d'Illiers et sa figure inoubliable, dont Marcel Proust a fait la collégiale et l'observance de son « Temps », sœur modeste mais excellente de ses églises bien-aimées, de ses églises « cardinales » : Laon, pathétique et brumeuse, Notre-Dame de Paris, lente et triste, Amiens, Reims ou Saint-Wulfram d'Abbeville; Clocher d'Illiers, cœur et point de la rose des vents qu'autour de lui semblent faire les flèches et les tours de ces maisons de Dieu qu'il devait célébrer en suivant John Ruskin.

Le clocher d'Illiers, avec sa vieille figure bizarre, le clocher dont la grand'mère pensait que « s'il jouait du piano, il ne jouerait pas *sec* », apparaîtrait, « tenant serrés autour de sa haute mante sombre, en plein champ, contre le vent, comme une pastoure ses brebis, le dos laineux et gris des maisons rassemblées », et qui, surgi comme un gardien fidèle sur la route que soulève le vent rageur de la plaine, semble venir au devant de vous, vous précéder pour vous rendre plus court le chemin et n'ayant plus rien à craindre, laisse le droit à son

troupeau de reprendre, en s'égaillant, son immobile et silencieux pacage.

Voici la rue de Chartres; les maisons s'y allongent en petits murs bas pour resserrer et rectifier l'alignement rue Florent-d'Illiers, qui, en pente douce, descend vers l'église et la place où se tient, chaque vendredi, le marché; sur cette place, Virginie-Catherine Torcheux, veuve de Louis Proust, vint se retirer après l'agrégation de son fils Adrien. Elle occupait un modeste appartement dont les deux fenêtres ouvraient au-dessus d'une boutique de commerçant (1) et se tenait, tout le jour, dans une grande pièce, la seule qui donnait sur le devant et dans laquelle il n'y avait qu'une sparterie par terre et aux fenêtres des rideaux de percale bourdonnant du soleil de midi. De ces fenêtres on apercevait l'abside grossière de Saint-Jacques, aux moëllons hérissés de cailloux et qui n'avait rien de particulièrement ecclésiastique, ses murs frustes, nullement polis, percés de verrières élevées : Saint-Jacques, mitoyen et familier, aux flancs mêmes duquel s'étaient incrustés les pignons, la façade d'un coiffeur et celle d'un horloger; Saint-Jacques, simple citoyen d'Illiers, qui aurait pu avoir son numéro dans la rue si les rues de Combray avaient eu des numéros (2) et où il semble que le facteur aurait dû s'arrêter le matin « quand il faisait sa distribution avant d'entrer chez M^{me} Loiseau, en sortant de chez M. Rapin ». Marcel Proust avouait,

(1) Aujourd'hui, 6, place du Marché.

(2) Elles sont numérotées depuis dix-huit mois.

un jour, à Jacques de Lacretelle que sa mémoire lui avait prêté comme « modèles » (à faire poser pour Combray) beaucoup d'églises. Il ne savait plus dire lesquelles. Il ne se souvenait même plus si le pavage venait de Saint-Pierre-sur-Dives ou de Lisieux. Certains vitraux étaient certainement : les uns d'Evreux, les autres de la Sainte-Chapelle et de Pont-Audemer. Mais cette église avait pour lui l'intangible, l'exceptionnel de résumer la ville, ses habitants, ses « âmes », sa famille, ceux qui, depuis plusieurs siècles, avaient fondé leur maison. Car les Proust (il faudrait prononcer Prou à la mode provinciale) descendaient d'une des plus anciennes familles du pays. En 1589, Jehan Proust figure parmi les notables de la ville. En 1621, Gilles Proust, bailli d'Illiers, est à titre gracieux exempt de taille. En 1633, Robert Proust devient receveur de la seigneurie en vertu d'un bail que lui concède la « haute et puissante dame Françoise de Schomberg, veuve du deffunt, haut et puissant seigneur Monseigneur Messire François de Daillon, vivant chevalier, comte du Ludde, de Pontgibault, marquis d'Illiers » moyennant la somme de dix mille cinq cents livres tournois et la servitude de fournir à ses dépens « un cierge par chacun an, en l'église Notre-Dame de Chartres, au jour et feste Notre-Dame de la Chandeleur ». En 1669, le huit mars, Françoise de Daillon est marraine d'un fils de Robert qui reçoit le prénom de Claude, de son parrain Claude de Commargon, seigneur de Méréglise. Michel Proust, licencié, bailli d'Illiers en 1673, est inhumé, environ 1693, dans l'église Saint-Jacques.

On trouverait d'autres précieux renseignements dans un ouvrage très savant sur la ville d'Illiers du chanoine Marquis (1). Ce chanoine, doyen de Saint-Jacques, n'est autre que le docte étymologiste dont les longues conversations fatiguaient la tante Léonie quand, le dimanche, il venait la saluer après les vêpres. Dans les livres de Marcel Proust, ce prêtre devient l'abbé Perdreau. Je marque ce détail, relève ce nom, précise cette variante, pour confirmer que les noms jouent dans l'œuvre du romancier un rôle considérable. Laure Surville écrit de son frère Balzac « qu'il avait une singulière théorie sur les noms, il prétendait que les noms inventés ne donnent pas la vie aux êtres imaginaires, tandis que ceux qui ont réellement été portés les douent de Réalité ». Et elle ajoute : « Aussi prit-il tous ceux des personnages de la *Comédie Humaine* partout où il se promenait ». Marcel Proust, s'il en choisit certains pour leur assonance, leur musique, comme Guermantes, trouvé dans Saint-Simon (peut-être pour la teinte orangée d'une de ses syllabes), avait cette superstition du nom porté, du nom vécu; ainsi Perdreau était bien le nom d'un curé d'Illiers, mais lors de la Révolution Française, époque à laquelle la petite ville comptait encore deux églises : Saint-Jacques et Saint-Hilaire (qu'on appelle aussi Saint-Illiers-Perdreau *dixit*); ainsi Méréglise, Méséglise-la-Vineuse, le « côté de Méséglise avec ses lilas, ses

(1) *Illiers*, par le Chanoine Marquis. Chartres — Archives historiques du diocèse de Chartres — 1907.

aubépines, ses bleuets, ses coquelicots, ses pommiers » pour l'opposer au « côté de Guermantes avec sa rivière à têtards, ses nymphéas et ses boutons d'or » ; Roussainville-le-Pin, d'où, les jours le marché, Françoise rapportait la volaille et les asperges ; Tansonville, la propriété de M. Swann ; Monjouvin, la maison de Vinteuil ; Mirougrain (1), où la tante Léonie avait « une jolie ferme avec une chute d'eau », sont les noms des petits villages, des gentils domaines qui, tout autour d'Illiers, font chanter leurs vocables campagnards et fleuris au pays chartrain.

Dans le *Temps Perdu*, seule La Raspellière, propriété des Arrachepel dont descendait M^{me} de Cambremer, quittant Illiers, devient entre Balbec et Doncières la résidence d'été de M^{me} Verdurin. Ces rapprochement à distance, pour les pays comme pour les êtres, ravissaient Proust. Il aimait à faire jouer, sur la carte comme dans ses livres, les noms de sa mémoire, les faire aller et venir (2), pareils

(1) Distances qui séparent ces pays d'Illiers : Tansonville, 3 km. ; Montjouvin, 2 km. ; Combres, 14 km. ; Bailleau-le-pin, 11 km. ; Saint-Loup, 14 km.

(2) On lit dans *Pastiches et Mélanges* cette note : « Ce n'est pas en allant à Utrecht, mais à Vollen-dam, que j'ai voyagé en coche d'eau, entre les roseaux. Le canal que j'ai placé à Utrecht est à Delft. J'ai vu à l'hôpital de Beaune un Van der Weyden et des religieuses d'un ordre venu, je crois, des Flandres qui portent encore la même coiffe non que dans le Roger Van der Weyden mais que dans d'autres tableaux vus en Hollande. »

aux bonshommes de fer des tirs dans les fêtes foraines qui passent, se croisent, puis reviennent, pareils aux clochers de Martinville et de Vieux-Vicq lorsque, par une fin d'après-midi, dans la voiture du D^r Percepied, il avait aperçu au loin, pour la première fois, leurs déplacements mystérieux. Et comme il devient savoureux de connaître que s'il n'y avait pas à Illiers de docteur Percepied, y existait du moins un facteur qui s'appelait Percepied comme s'appelait Goupil un rentier qui avait épousé la fille du D^r Galopin. De même s'il n'y eut jamais de docteur Pipereau vivait un « monsieur Pipereau qui habitait la maison touchant celle de M. Jules Amiot, beau-frère d'Adrien Proust, oncle de Marcel et Robert. M^{me} Rousseau, petite cousine de M^{me} Goupil, était épicière sur la place dans la maison où habite actuellement M. Lefèvre, pharmacien. L'ouvrier appelé Théodore était le frère du jardinier de M. Jules Amiot (1) » et s'il n'existait pas de M^{me} Loiseau vivait, du moins, une demoiselle Loiselay.

Sur l'échiquier de Combray, les figures gardent les noms d'Illiers; pour les disposer sur des cases différentes, le plan demeure le même, telle cette chambre de la grand'mère dont Proust fait la case d'Eulalie, Eulalie qui a bien existé en réalité puisqu'elle était tout à la fois la servante et la dame de compagnie de Virgnie Proust; de cet échiquier, le roi et la reine sont le duc et la fameuse duchesse de Guermantes; le duc recevra même du second

(1) Lettre de Madame Bichot, d'Illiers.

seigneur d'Illiers le prénom imprévu et féodal de Basin, de Basin d'Illiers qui vivait vers l'an 1060. Si les Guermantes, par la grâce de Marcel Proust, descendent de Geneviève de Brabant, les marquis d'Illiers descendaient de Geoffroy dont la vie aventureuse fournit à Gilbert le Mauvais ses dépradations, sa fin tragique et pitoyable. Le plus glorieux des Illiers est, sans conteste, Florent, compagnon d'armes de Jeanne d'Arc, lieutenant de Dunois, dont les obsèques furent célébrées solennellement en l'église Saint-Jacques comme devaient l'être, après sa mort aux tranchées, celles de Robert de Saint-Loup, seigneur de Tansonville et neveu des Guermantes. A ces Guermantes reviendraient les armes des Illiers qui sont d'or à six annelets d'azur : trois, deux et un — que l'on voit au centre d'une des poutres-élégies polychromes et moulurées qui donnent à la voûte de bois ogivale de l'église d'Illiers son air de chapelle anglaise. Mais ces armes, je serais tenté de conseiller à l'héraldiste lettré qui voudrait les recomposer, à la manière du comte Ferdinand de Gramont qui fournit de blason chacun des aristocratiques personnages de la « Comédie Humaine », de prendre ses figures à la symbolique des gloires littéraires qui se rattachent à la petite ville : la rose de Ronsard, Pierre de Ronsard descendait d'une cousine de Florent d'Illiers, le lys — Le Lys dans la Vallée — car, par la branche des Chantemesle, le nom des Illiers s'unit à celui des Balzac et l'aubépine de Marcel Proust, puisque, depuis qu'il les a chantés, le parfum et la féerie des

aubépines demeurent à jamais liés pour nous au Combray du *Temps Perdu*.

Ce sont ces aubépines qui parent, au mois de mai, l'autel de la Vierge, dont la vie décore les murs de la chapelle collatérale dressée juste sous la tour de l'église. Cette chapelle devient à Combray la chapelle de Gilbert le Mauvais, celle où, le jour du mariage de la fille du D^r Percepied, apparaît pour la première fois assise, indifférente et détachée, une dame blonde avec « un grand nez, des yeux bleus, une cravate bouffante en soie mauve et un petit bouton au coin du nez », celle qui, brusquement, précisera dans la réalité de ces signes particuliers la fantasmagorique duchesse des rêves de Marcel Proust.

Ce jour-là, sans doute, comme chaque dimanche après la messe, quand ils étaient à Illiers pour le temps des vacances, Marcel et Robert passèrent dire à Théodore, le garçon de chez Camus, de la part de Françoise, « qu'elle n'avait plus d'huile ou de café ». A la sortie de chez Camus, presque aussitôt, dès l'entrée de la rue du Saint-Esprit, à l'angle qu'elle fait avec la rue Saint-Hilaire, s'élèvent la vieille maison grise, les fenêtres de la tante Léonie. Cette maison est restée telle qu'elle était alors avec ses derrières, son pavillon et le petit jardin d'où s'élevait par deux degrés l'arrière-cuisine. Au bout de ce jardin, si l'on peut appeler jardin la petite pelouse et les deux bouquets d'arbustes qui l'entourent, s'ouvre la grille. Cette grille, Proust la situe rue Sainte-Hildegarde; elle s'ouvre en réalité sur la minuscule place Lemoine que forment en se croi-

sant la rue Saint-Hilaire et la rue des Trois-Maries. Devant cette grille, Françoise regardait passer les promeneurs dominicaux et se faisait voir d'eux. Par cette grille, aussi, entraient les habitués, ceux qui ne voulaient pas « déranger » ; mais, par cette grille, entrer « sans sonner », c'était déclencher le grelot, « grelot profus, criard, qui arrosait, qui étourdissait au passage de son bruit ferrugineux, intarissable et glacé » et qui, lorsque Proust l'évoque à la dernière page de son œuvre, carillonne hallucinant et fatal comme une cloche de Jugement Dernier.

M. Swann, lui, s'il venait encore quelquefois en voisin, même après son mauvais mariage, s'annonçait par le double tintement timide et doré de la clochette pour les étrangers qu'on tirait à la porte officielle — rue du Saint-Esprit, qui a reçu depuis le nom d'Adrien-Proust — rue du Docteur-Proust. En réalité, Charles Swann, qui s'appelait Charles Haas (1), n'est jamais venu à Illiers et le jardin où les Proust le recevaient n'est pas le petit jardin au gravier pointu de la tante Léonie, mais le jardin que possédait à Passy M. Louis Weill, oncle de M^{me} Adrien Proust, celui qui devient l'oncle Adolphe, et, sans doute, est-ce parce qu'il le situait à Passy, parce qu'il y traçait les allées trop symétriquement alignées que parcourait en tous sens sa grand'mère (non pas celle de la place de l'Eglise,

(1) Celui qui figure dans le tableau de James Tissot, représentant les membres du Jockey Club (au baron d'Hottinger) et dans une aquarelle d'Eugène Lami (à M. David-Weill).

mais la mère de sa mère, la chère grand'mère de Balbec et des Champs-Élysées), que ce jardin nous apparaît plus grand qu'il n'est dans sa réalité beauceronne et parce que, pour beaucoup d'entre nous, il emprunte à l'importance, à la grandeur de l'œuvre où il reste enclos un espace exceptionnel.

M. Swann, dans le *Temps Perdu*, retrouvait les Proust sous le marronnier, autour de la table de fer, au bout du jardin; ce marronnier, celui sous lequel Marcel lisait son bien-aimé Bergotte est celui dont Robert Proust, la dernière fois que nous allâmes à Illiers, nous montrait les grappes en fleurs qui tendaient vers la rue leurs lampions roses, par-dessus le long mur fermé qui, de ce côté de la maison, suit la rue Saint-Hilaire. Mais plus évocateur que ce marronnier est, pour nous, cette sorte de buanderie, de réservé vitrée qu'on avait construite en prolongement de l'arrière-cuisine et qui servait de serre et d'atelier pour peindre au fils de la tante Léonie, M. André Amiot, cousin de Marcel et Robert Proust. Ce coin devient le cabinet de repos de l'oncle Adolphe et l'on se rappelle la manière piquante dont est décrite « cette odeur obscure et fraîche, à la fois forestière et ancien régime qui s'y dégageait inépuisablement, comme dans certains pavillons de chasse abandonnés ». Cette odeur de remugle, Proust la retrouvera plus tard, aux Champs-Élysées, diffuse dans l'air du petit pavillon, treillisé de vert, assez semblable aux bureaux d'octroi désaffectés du vieux Paris, qui servait de *retiro*; ce relent devait s'associer, un autre jour, à l'interminable station qu'y fit sa

grand'mère et d'où elle revint avec « l'aspect désordonné et mécontent, la figure rouge et préoccupée d'une personne qui vient d'être bousculée par une voiture ou qu'on a retirée d'un fossé » — elle venait d'avoir une petite attaque. Ainsi la resserre d'Illiers allait s'associer pour Marcel Proust aux plaisirs des Champs-Élysées, aux douloureux souvenirs de la fin de sa grand'mère et plus tard à cette révélation mystérieuse qui lui fit découvrir avec une exaltante certitude, sous la fragrance d'un vétiver décomposé, la réalité d'une émotion plus profonde que celle éveillée jadis en lui par les images du « joueur de flûte » — c'était Bergotte — sous le marronnier de sa tante Léonie.

Cette tante Léonie, celle que Proust appelle encore M^{me} Octave, Françoise-Elisabeth-Joséphine Proust, de six ans l'aînée d'Adrien Proust, avait épousé en mai 1847 André-Charles-Jules Amiot, descendant d'une ancienne et riche famille d'Illiers; l'oncle Jules devait survivre près de trente ans à sa femme dont on avait fini, lassé des plaintes et des jérémiades, par nier les malaises; la tante Amiot était devenue le prototype de ces malades imaginaires, languides, apeurés et bien solides, aux exigences desquelles se soumet toute une famille par désir de tranquillité et par habitude résignée. On avait renoncé à protester contre l'usage abusif de la pepsine et de l'eau de Vichy qu'elle avait élevé à la hauteur d'une institution. On avait accepté que « ne pas faire de bruit » fut une règle absolue dont la rigueur n'était levée que si Françoise annonçait qu'elle ne reposait pas ou quand elle avait fait

savoir qu'on pouvait monter. Sur l'étroit palier de bois, au premier étage à droite, s'ouvrait la porte de sa chambre. Elle s'y tenait allongée sur une chaise-longue, surveillant le « va et vient » désert de la rue du Saint-Esprit. Cette pièce avait une alcôve, des murs tendus de papier à rames, une commode en citronnier, deux fauteuils et une petite table sur laquelle un chapelet, « un livre de messe, relié en velours violet, monté sur or, d'où s'échappaient des images bordées d'une dentelle de papier jaunissant, la bouteille d'eau de Vichy » composaient une nature-morte d'excellence. Le calme, la tiédeur, une benoîte intimité mettaient dans l'air on ne sait quelle saveur confite qui venait s'activer et se perdre « dans l'odeur médiane, poisseuse, fade, indigeste et fruitée du couvre-lit à fleurs ».

De là, entre la commode en citronnier et la table qui tenait à la fois de l'officine et du maître d'autel, la tante Amiot lisait du matin au soir, à la façon des princes persans, la chronique quotidienne, mais immémoriale d'Illiers, qu'elle commentait ensuite avec Françoise. Françoise vit toujours. C'est une petite vieille que l'âge a tassée, réduite, avec un visage pâli, gercé comme une peau de blanchisseuse, et deux beaux yeux gris. Si dès *Les jeunes filles en fleurs*, Françoise emprunte à Céleste Albaret, la gouvernante de Proust, rue Hamelin, son air gaillard, son parler poétique et quasi claudélien, Françoise de Combray, c'est bien cette Ernestine Gallon de la tante Amiot. On l'évoque avec Proust « debout dans l'encadrement de la petite porte du corridor, comme une statue de sainte

dans sa niche », comme une statue de Chartres ou de Saint-André-des-Champs (1), avec sa douceur, sa componction, ses vertus, mais aussi sa dureté singulière, ses attentions pontilleuses. Quel dévouement, quelle vénération, quel amour, quelle attention Françoise ne portait-elle pas à cette tante Léonie ! Un chien venait de passer que Madame ne connaissait pas ; était-ce celui de M^{me} Sazerat ou celui de M. Galopin ? Le petit de chez Galopin allait avec une tarte chez M^{me} Goupil, qui avait sûrement du monde à déjeuner ; le fils de M^{me} Sauton rentrait du service ; la nièce de l'abbé Perdreau sortait du couvent ; le frère du curé percepteur à Châteaudun prenait sa retraite ; M^{me} Goupil sortait, avec une robe neuve, un jour où il y avait un mauvais soleil sur les ardoises ; et c'étaient de M^{me} Amiot à Françoise d'interminables et exigeants questionnaires qu'alimentaient la vie insignifiante et monotone d'Illiers ; mais on imagine l'émerveillement de la tante Jules, ses oniriques bavardages si, dans la geste d'Illiers, elle avait appris que viendrait s'intercaler, se confondre à ses histoires, celle de M. Swann, de son mariage avec une « cocotte », celle de sa fille et des princes de Guermantes. Elle mourut sans en rien savoir car elle finit par mourir, non pas de sa maladie d'estomac mais des suites d'une opération tentée trop tard par le D^r Maunoury, frère du Maréchal de l'Argonne et gloire du pays. Elle mourut sans se douter qu'à deux pas de sa maison, le jardin qu'entretenait avec soin son

(1) En réalité Châteaudun (à 29 km. d'Illiers).

mari et qu'on appelait le Pré-Catelan, deviendrait un jour la résidence d'été de M. Swann, le carrefour des fameux « côtés » : le « côté de chez Swann » et le « côté de Guermantes ».

Ces deux côtés, « le côté de Méséglise », qu'on appelle aussi « le côté de chez Swann », et « le côté de Guermantes », tiennent aujourd'hui sur la carte du tourisme littéraire une place privilégiée. Pour nous y conduire, mais pour marquer leurs contrastes, pour réserver à chacun sa figure singulière, Proust a bouleversé les pistes et multiplié les chemins. Il dit que pour aller du « côté de Méséglise », il suffit de sortir par la rue du Saint-Esprit et de gagner Tansonville, tandis que pour joindre le « côté de Guermantes » il nous faut traverser la ville. C'est qu'au fond il s'amuse ; c'est pour lui l'occasion de faire un « tour », de montrer la petite ville avec ses jolies rues dont les vieilles maisons évoquent avec leur nom coloré un long passé de gloire et de cérémonies. Laissons la rue de l'Oiseau-Flesché, aujourd'hui rue du Docteur-Galopin, le mail qui mène au cimetière ; sortons par la petite grille. Voici la rue des Trois-Maries, la rue des Lavoirs qu'il efface du plan d'Illiers cependant qu'elle garde toujours dans sa personnalité contournée les particularités curieuses qu'il accorde à la rue des Perchamps. On passe, là, devant la porte basse du potager des Amiot et sitôt c'est le Loir et la passerelle qu'il dit le « Pont-Vieux ». On s'engage sur le chemin de hâlage qui domine le courant de plusieurs pieds ; de l'autre côté sont sur la rive basse les vastes prés qui s'étendent jusqu'au bourg. Des peupliers élè-

vent de ces terres humides le rideau frissonnant de leurs feuilles blondes. Ici et là, parmi eux, les restes à demi enfouis du château : deux tours, le portail aux fossés comblés, rappellent au promeneur les guerres de seigneurie. Le Loir, la Vivonne, léger enjolivement de la Thironne, ruisseau qui passe à Tansonville, promène nonchalant ses eaux sans consistance sur un fond d'herbes et de bouteilles. Le Loir se galbe doucement et c'est le Pré-Catelan, le Tansonville du « Temps Perdu ». En vérité, Tansonville est le nom d'un petit manoir situé à trois kilomètres d'Illiers. Ce manoir appartenait en 1710 à Robert de Durcet et son épouse Claire de Saint Loup. On sait que Robert de Saint Loup hérite de Tansonville à la mort de son beau-père et l'on doit penser que ce n'est pas une simple coïncidence mais une de ces concordances comme Proust se plaisait à les réaliser, parce qu'il n'aimait inventer qu'avec ce qui avait été. Tansonville d'Illiers était le jardin que l'oncle Amiot ouvrait au public, le « Pré catelan » où il se complaisait à des travaux d'horticulture, « Pré Catelan » qui pare la propriété de M. Swann de sa barrière blanche, de ses lilas crépus, de sa haie d'aubépines ; « Pré Catelan » dont le portillon à claire-voie au bord du Loir, marque soudain au détour du chemin le cap des « côtés », la borne et l'équateur de ces deux mondes différents.

Parce que le « côté de Guermantes » devait garder pour Proust son mirage orangé et flottant, parce qu'il fut « plutôt idéal que réel », parce qu'il ne se prolonge à Illiers dans aucune réalité, nous

ne sommes guère tentés à la barrière du Pré Catelan de continuer la route qui borde le Loir, de suivre l'eau courante ; nous savons bien que, passés les petits enclos humides d'où montent les quenouilles violettes et rouges de fleurs au nom mystérieux, ce n'est pas vers Guermantès qu'il faudrait remonter mais rejoindre dans les livres un monde où s'animent, passent et triomphent les Courvoisier, la reine de Naples ou la duchesse de Guermantes.

Si le gardien est là, si nous avons les clefs, entrons dans le pré redevenu privé. L'herbe est haute, les pelouses sont dépeignées, les fleurs sont en désordre. Une allée grimpe vers la « maison des Archers » et son pignon gothique. M. Jules Amiot avait construit ce petit belvédère et l'avait meublé afin qu'on pût s'y reposer. Marcel Proust qu'oppressait le rhume des foins dont les crises toujours plus violentes et répétées devaient finir par le faire renoncer définitivement au séjour d'Illiers, s'allongeait sur un divan de cotonnade rose et lisait ; souvent encore, il s'associait aux jeux de son frère et celui-ci se souvenait d'un bourgeon de peuplier planté par eux dont il avait vainement cherché avec moi la souche près du grand catalpa, parmi les autres arbres. Dans ce jardin, l'oncle Jules avait creusé un bassin, semé de fleurs naturelles les bords des canaux que sa fantaisie avait tracés. Un petit pont en franchissait les rives que des jambes d'enfant eussent sautées sans peine. Les jeunes Proust couraient dans ce désordre combiné, au travers des allées qui, pour l'imagination paisible d'un commerçant cossu réalisaient la vision d'un Para-

dis Terrestre, et ils se forgeaient de vraies surprises, de palpitantes émotions quand, à cache-cache, ils s'y croyaient réellement perdus.

Puis venait l'heure des promenades. Aux beaux jours était réservé « le côté de Guermantes » ; aux temps incertains le « côté de Méséglise ».

Ce « côté de Méséglise » n'est, on le sait, que le « côté de chez Swann » prolongé. Passée la petite porte du Pré Catelan, monte le raidillon et sur la gauche son talus de grandes terres qui, alentour, accaparent l'horizon de leurs champs de bleuets et de coquelicots.

A droite le raidillon borde la haie d'aubépines, la glorieuse haie d'aubépines, odorante comme le miel, la frangipane et le pithiviers. Je revois Robert Proust au dernier voyage d'Illiers, penché sur les petites fleurs, que surmontaient les bouquets pompadour, les crosses festonnées des épines roses. Longtemps, il se tint attardé à regarder les fleurs illustres, à contempler leur fine dentelle qui découpait sur le vert précis du feuillage l'élégant et simple dessin de son plumetis, de sa broderie anglaise. A la trace de leur parfum entêtant et savoureux, son âme rajeunie et captivée suivait l'ombre de son frère ; lorsqu'il releva la tête une douceur infinie remplissait ses yeux du mystère qu'il devait si tôt rejoindre. Mais des grandes brasées que nous rapportâmes à Paris, je ne devais déposer, deux semaines plus tard, que les pétales desséchés dans un livre entre ses mains à jamais fermées.

Personne ne montera plus désormais en revenant « du côté de Méséglise » dire à la tante Léonie qu'elle ne reconnaîtrait pas Tansonville, qu'on y voit des gens que cette fois elle-même ne connaîtrait « point » et personne ne lui fera le récit merveilleux des secrets, des alliances imprévues, des rencontres fantastiques qui allaient réunir dans le jardin de son mari sa famille et tous les grands personnages du « Temps Perdu ».

II

Adrien Proust vint à Illiers pour la dernière fois le lundi 27 juillet 1903. Il avait accepté de présider la distribution des prix aux élèves de l'école primaire supérieure des garçons de la ville et il se plus, évoquant au début de cette cérémonie ses souvenirs d'écolier, à dire son émotion : « Cette émotion que j'éprouve en venant ici après soixante ans, vous ne pouvez peut-être pas bien la comprendre, non que je croie qu'on est moins intelligent à quinze ans qu'à soixante et qu'on soit apte à comprendre moins de choses. Je crois au contraire qu'on est apte à en comprendre bien davantage. Mais il y a une chose à laquelle la jeunesse est fermée, ou à laquelle elle ne peut s'ouvrir que par une sorte de pressentiment, c'est la poésie, c'est la mélancolie du souvenir » (1).

Il se souvenait de la vieille maison où il était né, où il avait passé son enfance. C'était là, sur cette place du Marché, juste en face de l'église, en face du portail, de son parvis aux longues marches, qu'étaient venus s'installer après leur mariage

(1) *Le Progrès*, journal républicain d'Eure-et-Loire. Mardi 4 août 1903.

Louis-François Proust (1) et sa jeune épouse Virginie Torcheux. Leur commerce était prospère ; un commerce qui approvisionnait à la fois d'épices, de fil, de sucre, de sabots, de papier et de chandelle. On fournissait même les cierges de la paroisse dans cette épicerie-mercerie, achalandée comme une boutique de Balzac ou la maison de chez Camus, Louis Proust ayant adjoint une ciergerie et de menues industries à ses affaires.

Dans cette maison était née, le 16 août 1828, Françoise Elisabeth Proust et près de six ans plus tard son frère, Adrien. Dans cette maison (2) était mort leur père le 2 octobre 1855; Adrien Proust venait d'avoir vingt et un ans. Boursier au collège de Chartres, nous savons qu'il y fit de solides études (à la fin de sa vie, riche de titres, il était fier de dire que son nom figurait au tableau d'honneur, dans le parloir du vieux collège). Bachelier ès lettres et bachelier ès sciences, la même année, il passait brillamment le certificat d'aptitudes ès sciences physiques en juillet 1853. A ce moment, il a renoncé à l'appel qui lui avait fait désirer longtemps de recevoir la prêtrise. Il se sentait attiré

(1) François-Roch Proust épouse en 1748 Marie-Louise Renard. L'aîné de ses cinq enfants épouse Marie-Madeleine Mandeguerre en 1770; de cette union naît le 1^{er} janvier 1771, René-François Proust, marié à Louise-Monique Lejeune, dont il eut quatre filles et trois fils, le plus jeune étant Louis-François Proust.

(2) Cette maison, 11, place du Marché, est occupé par M. Godfroy, marchand d'accessoires d'électricité et de T.S.F.

vers ce grand mouvement de curiosité universelle qui passionnait la jeunesse française. Les inventaires encyclopédiques des philosophes cédaient aux découvertes rigoureuses des savants. Les sciences ravissaient à la Raison sa souveraineté. Une révolution s'accomplissait dans les laboratoires et les amphithéâtres des Facultés.

Les ouvrages de Littré, les leçons d'Auguste Comte, les travaux de Claude Bernard sont les sources de l'esprit nouveau. L'étude des sciences physiques et naturelles, l'observation, et, quand elle est possible, l'expérimentation des phénomènes forment désormais le fondement de toute théorie nouvelle. Déjà, Pinel établit que les méthodes d'observation applicables aux autres sciences le sont aussi à la médecine ; Bichat, par ses recherches anatomiques et physiques, marque sur lui un progrès immense et crée l'histologie ; Broussais introduit la méthode numérique et la statistique qui rapprochent la médecine des autres sciences exactes et fonde l'école physiologique. En 1849, Cruveilhier fait paraître son traité d'anatomie pathologique.

C'est au temps de la découverte de ces savantes Amériques, dans cette période de travaux enthousiastes, de recherches exaltées qu'Adrien Proust se fait inscrire à la Faculté de Paris. Qu'il nous suffise d'ouvrir la thèse pour le doctorat de médecine qu'il soutint le 29 décembre 1862 : « Du pneumothorax essentiel ou pneumothorax sans perforation (1) » ; jeune interne, lauréat des hôpitaux

(1) Charcot était nommé agrégé en 1862 avec une thèse sur la pneumonie chronique.

de Paris (1) et de la Faculté de Médecine, celle-ci lui a donné pour maîtres : d'anatomie, Cruveilhier; de clinique médicale, Piorry, Trousseau; de clinique chirurgicale, Velpeau, Nélaton. Parmi les agrégés en exercice, notons : Charcot, Chauffard, Parrot, Potain, Trelat, Vulpian. Après trois quarts de siècle, ces noms nous éblouissent encore et le nombre de ces illustrations surprend autant qu'on les admire.

Nommé chef de clinique au concours de 1863, il se présente trois ans plus tard au concours pour l'agrégation et le jury, sous la présidence du professeur Tardieu, reçoit avec honneur son ouvrage sur les « Différentes formes de ramolissement du cerveau ». On peut dire de ce travail ce qu'il reconnaissait, de sa thèse de doctorat, que « cette étude est surtout un travail d'explication et d'interprétation ». Après un examen minutieux des observations anatomo-pathologiques et cliniques de Charcot, de Vulpian, de Broca, il précise, en s'appuyant sur les observations recueillies par Prévost dans le service de Charcot, par son ami Cotard (2), dans le service de Vulpian, à la Salpêtrière, le diagnostic à établir entre « la congestion cérébrale et l'hémorragie méningée, l'encéphalite, la méningite, le rhu-

(1) Concours des hôpitaux de Paris, 1^{re} mention.

(2) Le nom de Cottard, intime des Verdurin, prend deux « t ».

matisme cérébral, l'épilepsie et les accès épileptiformes ou éclamptiques, dont les uns se rattachent à ce groupe symptomatologique qu'on désigne sous le nom d'urhémie (*sic*), les autres se rapportant aux différentes tumeurs de l'encéphale (1) ».

Ce même 1866, nous le trouvons, pendant la grande épidémie de choléra, chef de clinique du professeur Natalis Guillot à l'hôpital de la Charité. Il se fait remarquer par son dévouement infatigable, la discrétion de son courage, par son mépris du danger. Au mois d'août 1870, l'impératrice-régente Eugénie signe aux Tuileries son brevet de chevalier de la Légion d'honneur; un mois plus tard, Adrien Proust épouse M^{me} Jeanne Weill, le 3 septembre 1870.

Ce jour-là, Paris apprenait la chute de Sedan, la reddition de l'Empereur et les rues commençaient à se soulever. Le lendemain, Jules Favre et Gambetta, suivis du peuple des faubourgs, proclamaient à l'Hôtel de Ville l'avènement de la République.

(1) Il publia d'autres études médico-psychologiques « De la paralysie labio-glosso-laryngée » 1870 — de l'aphasie (1871) travail où il recherche dans quelle mesure l'intelligence est affectée chez les hommes qui manquent des moyens d'exprimer leurs idées et montre en quoi la diminution de l'intelligence est moins grande dans ce cas qu'on le croirait au premier abord.

En 1890 il communique à l'Académie des Sciences Morales et politiques un mémoire sur un cas d'automatisme ambulateur, contribution intéressante à l'étude de ce qu'on devait appeler le dédoublement de la personnalité.

Le jeune ménage allait connaître les anéantis-santes tristesses de la défaite, les souffrances et les privations du siège, les alarmes et les risques de la Commune. Bravement, Adrien Proust continuait d'assurer son service et ce fut en se rendant du boulevard Malesherbes, où il s'était installé, sitôt son mariage, à l'hôpital de la Charité qu'il manquât d'être tué par la balle d'un insurgé.

M^{me} Proust, mal remise de ses frayeurs, vint se réfugier près de ses parents, chez M. Louis Weill, son oncle, dans la confortable maison de campagne qui prête au jardin de Combray ses allés et ses fauteuils d'osier. Dans cette propriété, aujourd'hui disparue, allait naître Marcel Proust, le 10 juillet 1871, si faible qu'on doutât qu'il pût vivre, et deux ans plus tard son frère Robert, au jour de la démission de M. Thiers, le 24 mai 1873.

M. et M^{me} Proust, s'ils vivaient à Paris, continuaient de passer le printemps et le commencement de l'été à Auteuil (1) et c'était une plaisanterie familière de raconter les grands gestes, la course essoufflée du valet de chambre courant appeler l'omnibus qui déposerait son maître près de la Charité ou de l'Hôtel-Dieu, parlementant pour faire patienter le cocher, tandis que, dans la précipitation du retard, le docteur Adrien agitant un dernier « au revoir » vers ses enfants.

(1) « A Auteuil au milieu d'un grand jardin qui fut coupé par le percement de la rue (depuis l'avenue Mozart) » préface « de David à Degas » par J.-E. Blanche ; à l'emplacement où se trouve aujourd'hui le 96 de la rue La Fontaine.

En 1873 paraît le premier ouvrage d'hygiène d'Adrien Proust : *L'Hygiène Internationale*. Pour un hygiéniste pouvait-on rêver époque plus propice quand Pasteur annonçait les découvertes qui allaient changer l'aspect des maladies, leur hygiène, quand un monde, qu'une des plus effroyables épidémies venait de décimer, d'amoindrir, d'affoler, réclamait les exigeantes mesures d'une protection sanitaire, devenues chaque jour plus nécessaires ? Le choléra, qui, jusqu'au début du siècle, était resté cantonné aux Indes, avait causé en 1832 la mort de plus de cent mille Français, de plus de trois cent mille en 1849. L'épidémie de 1866 venait de jeter le deuil sur le pays tout entier (1). Adrien Proust avait reçu pour mission, après la conférence de Vienne, d'établir les voies de pénétration, de marche du fléau en Russie (2). Il entreprit, par des chaleurs torrides, une véritable expédition en Perse qui, pour être le pays merveilleux des *Mille et Une Nuits* (3), ne demeurerait pas moins l'une des contrées les plus impénétrables de la terre (4). Il dut faire ce long voyage à cheval,

(1) La seule ville d'Amiens en deux mois perdit trois pour cent de sa population.

(2) Routes qu'avaient suivies les épidémies de 1823, 1830 et 1847.

(3) Dont le traducteur le D^r Mardrus devait être son élève à la Faculté de Médecine.

(4) A Téhéran, le roi de Perse le traita avec de grands égards ; à son retour par Constantinople le grand vizir Ali Pacha demanda qu'il lui fût présenté.

dans des conditions particulièrement pénibles. Les observations qu'il en rapportât allaient confirmer sa théorie de la propagation du mal (1). Un critique,

(1) Les Anglais s'efforçaient de faire rejeter l'idée de contagion, soutenaient qu'il n'y avait pas d'exemple d'importation directe (en 1891, au Congrès d'Hygiène de Londres, Cunningham et Lawson doutaient encore de la transmission du choléra). Les Anglais avaient même imaginé une doctrine nouvelle quant aux foyers contagieux de l'Inde pour éviter aux navires partant de ce pays, où le choléra est endémique, les inconvénients d'une quarantaine à Suez : ne considérer les foyers endémiques de choléra comme dangereux que s'ils étaient le siège d'une épidémie. Or, ainsi que le prouvait Fauvel dans son ouvrage sur le choléra (1868), les foyers épidémiques ne sont jamais le théâtre d'une véritable épidémie ; les autorités britanniques allaient en profiter pour délivrer des patentes de santé nettes, c'est-à-dire ne faisant pas mention du choléra.

Mais l'application des mesures restrictives avaient confirmé les idées françaises ; après la conférence de Constantinople, le gouvernement anglais, qui ne s'était préoccupé que de l'hygiène de ses troupes, commença des travaux d'assainissement dans plusieurs villes de l'Inde ; une surveillance rigoureuse au départ, et particulièrement pour les bâtiments chargés de pèlerins, était nécessaire. Le « Native Passenger Act » s'était efforcé d'y pourvoir. Il n'était applicable qu'aux navires portant pavillon anglais. Ceux qui partaient d'un port étranger n'y étaient pas assujettis. Les mesures que pouvaient nécessiter les conditions sanitaires du navire à son arrivée n'étaient même pas mentionnées. Fauvel, à Constantinople (1865), avait insisté sur la nécessité de ces mesures de prudence pour chaque navire partant des Indes, quelle qu'eût été sa nationalité. Il demanda que la patente portât le nombre exact des passagers, indiquât les ports de relâche ; en réalité, ces précautions étaient tou-

un des esprits curieux qui étudiaient le *Temps Perdu*, rappelant cette théorie qui préconisait d'aller le plus loin possible chercher la cause de la maladie, dans sa source la plus secrète, au cœur de ces lagunes mystérieuses de l'Inde d'où renaît à des époques imprévues le germe redoutable, fixera l'image de ce goût singulier de Marcel Proust qui, pour dépister les crises et les rechutes de cette autre maladie, la jalousie, va toujours plus loin, au plus profond du cœur, dans les brumes de nos rêves et de nos imaginations chercher le virus de sa malignité.

L'épidémie de 1866 avait été foudroyante; dans

jours déjouées. Pourtant, comme tous les navires venant de ces régions aboutissaient fatalement à Suez et à l'étroit canal qui débouche dans la Méditerranée, Adrien Proust insista sur l'idée éminemment pratique de ne placer de postes sanitaires qu'aux points stratégiques et nettement délimités. « L'Egypte doit être considérée comme la barrière de l'Europe contre le choléra », écrivait-il dans sa *Défense de l'Europe contre le choléra*. Grâce à ces mesures, prises en 1872-77, l'épidémie ne parvint pas à se propager en Egypte, mais elle se manifesta et s'y développe en 1881 (le service sanitaire égyptien étant alors en voie de réorganisation); après quelques difficultés soulevées dans l'ombre par l'Angleterre, des mesures furent prises sur notre initiative et exécutées conformément aux instructions du gouvernement français. La conférence de Venise, en 1892, approuvait les propositions que Proust, sous forme d'amendements et de contre-projets, avait présentées comme base de discussion. Elles établissaient, par un accord des puissances intéressées, la protection de la mer Rouge, l'assistance au gouvernement turc qui ne possédait ni les moyens de police sanitaire ni le personnel indispensable et préparaient l'organisation d'un corps de médecins spécialisés.

la poursuite de la maladie, la vigilance des savants se trouvait dépassée; une voie nouvelle d'invasion était suivie, dont la rapidité accroissait le danger. L'épidémie avait pris la route des Indes et passé Suez. Que l'on songe aux problèmes inextricables qu'allait soulever cette marche nouvelle : Ferdinand de Lesseps venait, sur la route des Indes, la route de l'Empire, pleine de contours, de détours, de tournants et de coudes comme une allée de jardin anglais, Ferdinand de Lesseps venait de tracer une belle allée à la française. Mais cette allée, de quelles pelouses convoitées n'était-elle pas bordée ! Sur quels bassins aux rives plus riches, plus diversement fleuries de races bariolées que les bassins de Tansonville d'espèces et de végétations, le génie d'un homme ne venait-il pas de jeter son pont d'or ! L'Arabie était aux mains d'un sultan qui tenait au lon la quenouille; sur l'autre bord de la Mer Rouge, l'Ethiopie ouvrait à Rimbaud des chances de négoce; et Londres, en secret, promettait l'Egypte à ses desseins.

La santé publique eût exigé le contrôle du détroit de la Mer Rouge, la surveillance de ses ports où, pendant le grand pèlerinage de La Mecque, des milliers et des milliers de Musulmans apportaient avec leur fanatisme et leur désordre une misère contaminée. Un examen médical consciencieux, une observation sévère, des bureaux intransigeants pour délivrer la patente aux navires : telles auraient été les rigueurs imposées aux bâtiments quittant les ports de l'Orient. Les quarantaines, le préjudice matériel, les retards de toutes sortes n'étaient pas

seulement des entraves inquiétantes dressées à la prodigieuse activité des compagnies britanniques, des tracas suscités à la nonchalance ottomane, mais ils constituaient pour le cabotage et les grandes lignes, dont les Anglais détenaient le fructueux monopole, le soupçon d'une ingérence dont leur susceptibilité prit à grand tort ombrage.

Il ne fallut pas moins de huit conférences internationales avant d'aboutir à la signature du protocole de 1903 qui, reconnaissant la nécessité des mesures proposées par la France, en garantissait l'application et consacrait les efforts accomplis par nous depuis 1851; la délégation française, que présidait M. Camille Barrère, venait de remporter une victoire diplomatique qui nous assurait la gérance morale du premier accord international bienfaisant; le principe de l'Office International d'Hygiène Publique était reconnu et son siège fixé à Paris (1). Par ses voyages, par ses livres, par son action personnelle, Adrien Proust avait été l'artisan patient et obscur de ce succès. Le principe posé par lui, dès 1870, qui voulait que « Les questions d'hygiène internationale dépassent les frontières que la politique a établies », devenait le dogme universel, dogme auquel, à la Conférence de Venise, en 1892, comme délégué de la France, il avait rallié, malgré la prestigieuse influence de l'Angleterre, l'unanimité des puissances participantes. C'est à lui et à Camille

(1) La Société des Nations a depuis essayé de rattacher à ses bureaux l'Office International dont elle comprend la puissance et ambitionne les fonctions.

Barrère que pensait Casimir Périer, alors ministre des Affaires étrangères, lorsqu'en 1894 il célébrait l'œuvre commune « des médecins qui surent faire un peu de diplomatie et des diplomates qui surent faire un peu de médecine ».

En 1879, l'Académie de Médecine l'avait appelé à la succession d'Ambroise Tardieu (1). En 1884, à la mort de son maître Fauvel (2), il devient inspecteur général des services sanitaires; en 1885, il accède à la chaire d'hygiène. Géographe des maladies infectieuses, dont il avait dressé la carte des courants, des points d'atterrissage, il était le suffète de notre hygiène maritime et le vigier de la santé publique. Ses cours étaient suivis, ses cliniques recherchées, sa clientèle nombreuse (3).

Ce fut à la Faculté même qu'il tomba foudroyé d'une attaque (4); transporté chez lui, il mourut

(1) Ancien doyen de la Faculté de Médecine, grand-oncle paternel de M. André Tardieu.

(2) « L'illustre épidémiologiste, fondateur de la législation quarantenaire qui gouvernera longtemps encore les rapports de l'Europe et de l'Extrême-Orient. » (A. Proust. *Bulletin de l'Académie de Médecine*, séance du 11 décembre 1888.)

(3) M. Reynaldo Hahn nous a rapporté ce mot d'Anatole France à Marcel Proust: « Mon cher ami, je n'oserai jamais me faire soigner par Monsieur votre père; je ne suis pas assez important pour lui dont la clientèle ne va que par *bassins* ».

(4) « Le lundi (23 novembre) il avait, avec sa lucidité coutumière, pris une part active aux travaux d'une des sous-commissions de la Commission permanente de la

sans reprendre connaissance, le jeudi 26 novembre 1903, aux premières heures du matin. La veille, une petite fille lui était née, en qui devait s'éteindre le beau nom des Proust d'Illiers.

Il repose, avec les siens, sous le strict monument choisi par sa femme, confondu dans sa simplicité indifférente parmi l'entassement des dalles et des pierres qui font de ce flanc montueux du Père-Lachaise comme un Pavé de Dieu (1).

tuberculose. Il avait, dans l'après-midi, vu ses malades et donnait sa consultation ; mardi, à une heure, il se rendait à la Faculté pour présider un examen. » (*Le Journal de Chartres*, 29 novembre 1903.) Robert Proust, chez qui il était monté avant de se rendre à la Faculté, lui trouva la mine si défaite qu'il voulut l'accompagner jusqu'à l'Ecole de Médecine ; il se trouvait dans un laboratoire quand les appariteurs vinrent le chercher : son père ne répondait plus des lavabos où il s'était retiré depuis un long moment ; la porte enfoncée, on trouva le professeur affalé, paralysé, sans connaissance ; transporté sur une civière à son domicile, 45, rue de Courcelles, il y mourut le surlendemain. Marcel Proust semble avoir emprunté quelques-uns de ces détails pour décrire la première attaque de sa grand'mère dans le retiro des Champs-Élysées.

Deux ans plus tard, M^{me} Proust eut une crise d'urémie à Evian ; ramenée à Paris, elle mourut le 26 septembre 1905. Dans ses romans, Marcel Proust identifie le plus souvent sa grand'mère avec sa mère.

(1) Voici le compte rendu des obsèques, paru le lendemain dans le *New-York Herald* du 29 novembre 1903 :

« On a célébré hier, à dix heures, en l'église Saint-Philippe du Roule, les obsèques du docteur Adrien Proust, professeur à la Faculté de Médecine, médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu, inspecteur général des services sanitaires,

III

On se souvient de l'apparition d'Adrien Proust quand monte lentement sur la muraille grise de l'escalier de Combray le reflet de sa bougie, le soir où, possédé d'une tristesse panique, l'enfant du *Temps Perdu* implore les baisers de sa mère. Le

membre de l'Académie de Médecine, commandeur de la Légion d'honneur.

« Sur un char spécial étaient placées les couronnes offertes par le ministère de l'Intérieur, l'administration générale de l'Assistance publique, le laboratoire d'hygiène, la Conférence sanitaire internationale.

« Les honneurs ont été rendus à la maison mortuaire, 45, rue de Courcelles, par un bataillon du 5^e de ligne.

« Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Henri Monod, le professeur Debove, le docteur Lancereaux, le docteur Moutard-Martin, le professeur Brouardel, Laurent, le commandeur Santoliquido et le docteur Baillet.

« Le deuil était conduit par MM. Marcel Proust et le docteur Robert Proust, fils du défunt.

« Puis venaient : les membres du Conseil de l'Université, de la Faculté de Médecine, de l'Académie de Médecine, de la Société médicale des hôpitaux, du Comité consultatif d'hygiène de France, du Conseil d'hygiène et de salubrité publique et autres assistants, parmi lesquels : MM. Fallières, président du Sénat ; Jules Méline, ancien président du Conseil ; le prince Antoine Bibesco, le marquis de Novallas, le général Nazare-Aga, MM. G. de Piza, Emile Gayot, Louis Barthou, la marquise d'Albufera, MM. Gréard, de Luzzara, Maurice Binder, de Selves, le docteur Cornet Chyzer, Maurice Larbette, René Berge, le

Docteur Proust est devant nous, dans sa robe de nuit blanche, la tête sous le cachemire d'Inde violet et rose, avec le geste d'Abraham de Gozzoli disant à Sarah qu'elle doit se départir du côté d'Isaac. D'autres souvenirs le précisent; une photographie le représente à l'époque de son doctorat; il est grand avec de beaux traits puissamment dessinés; plus qu'au prophète florentin, c'est à quelque philosophe de Rembrandt ou de Franz Hals (1) que font penser ce visage, cette pointe de lumière des yeux attentifs qui, comme dans la nuit les baies d'une fenêtre éclairée, disent les veilles et la méditation. Plus tard, il laissera pousser sa barbe; la photographie date de son élection à l'Académie de Médecine; les bras croisés sur une ample veste de velours, un homme se tient dans la confiante plénitude de son âge : le large sourcil infléchi sur de beaux yeux directs, animés, la lèvre gourmande, une corpulence qui s'arrondit composent un document d'époque typique de l'homme « connu » du moment : Albert Besnard, Chabrier ou Monsieur Rodin. A la fin de sa vie, la couleur des joues s'est marquée, le masque s'est épaissi. L'artiste (2), dans la peinture que possède la Faculté de Médecine, a composé son

baron Henri de Rothschild, le général Ménétrez, M. Michel Popavitch, le comte de Noailles.

« L'inhumation a eu lieu au Père-Lachaise où un discours a été prononcé par le professeur Debove, doyen de la Faculté de Médecine. »

(1) Le prédiger Anslo du Rembrandt de Dresde ou le portrait de Jean Hoornebeck, du musée de Bruxelles, par F. Hals.

(2) Ce tableau était exposé, sur un chevalet, dans le salon de Marcel Proust.

portrait à la façon des primitifs allemands. Assis parmi la pourpre de sa toge, une plume d'oie à la main, Adrien Proust semblerait le contemporain d'Erasmus ou de Corneille Agrippa sans le « je ne sais quoi » de détaché et de bon qui marque ses traits grisonnants d'un coin bien français. Devant ce visage de fabrique si franche, ce n'est pas à Holbein ou à Cranach que nous songeons, mais aux bons rois qui, au grand portail, au frontispice de la Bible d'Amiens, alignent dévotement leur guirlande couronnée.

Au naturel, l'homme était plus simple encore et nous aimons à l'évoquer assis dans son bureau à tapisseries, un plaid sur le dos, le binocle de travers, perché au bout de son nez comme une girouette incertaine, au delà de laquelle il semblait, de son œil subtil et bon, pêcher à la ligne du regard et ferrer son auditeur. Car le frileux M. Proust, le réservé M. Proust possédait, sous des dehors « peu aimables », une grande expérience, une grande curiosité humaine. Il gardait aussi, sous une « froideur glaciale », une sensibilité « extraordinaire ». « Ce qu'il a surtout, c'est la pudeur de sa sensibilité », dira de lui le romancier de Swann. Certes, « il était assez épicurien pour jouir des choses sans prendre au tragique les petites misères de la vie humaine, assez sceptique pour être indulgent à ceux qui s'éloignent de ce que nous croyons être le chemin de la vertu, assez stoïque pour envisager la mort sans faiblesse (1) ». « J'ai été heureux toute ma vie. Je n'ai plus qu'un souhait à former, celui de

(1) Discours prononcé par le professeur Debove, doyen de la Faculté de Médecine, sur la tombe du Professeur Proust.

m'en aller doucement et sans souffrance », disait-il peu de temps avant sa mort.

Ce calme, au besoin semé de réflexions sentencieuses « qui cachait d'incessants et secrets orages », cette indulgence philosophe, comme il sut l'employer à composer sa vie ! Ceux qui connurent et aimèrent M. et M^{me} Proust nous ont dit le couple incomparable qu'ils formaient. De quinze ans plus jeune que son mari, M^{me} Proust ne vivait que par lui et pour lui. D'une intelligence exceptionnelle, d'une extrême supériorité, d'une grande culture (elle lisait couramment le latin et le grec, parlait anglais et un peu allemand), elle se consacra à la carrière du professeur, à son renom. Elle était la secrétaire, la collaboratrice, la zélatrice de son mari. Dans les beaux jours, on la voyait arriver en voiture découverte à l'Hôtel-Dieu, avec ses deux jeunes fils, pour chercher le professeur à la sortie de son service. Plus tard, quand les enfants auront grandi, lorsqu'elle aura su décider Robert à faire sa médecine — pour faire plaisir à son père — elle reportera sur Marcel sa tendresse inquiète et passionnée. Mais bien que lui et elle formassent dans la douce unité de la famille un petit noyau plus intense, ils ne cesseront pas de vivre « tant avec lui ». Boulevard Malesherbes, puis rue de Courcelles, autour de la table où, par discipline paternelle, Marcel venait à l'heure des repas, on voit M^{me} Proust, « sous la tour de ses cheveux noirs entièrement construite », son beau visage « où il y avait au-dessous de l'œil quelque chose qui était, paraît-il, un défaut », près de Marcel, mais animant,

entretenant les interminables discussions politiques qui passionnaient toute la famille. Souvent aussi, la conversation devenait littéraire. M. Proust suivait les débuts de son fils avec une attention amusée et confiante. « Marcel sera de l'Académie Française », aimait-il à s'écrier, lui qui convoitait l'Institut (1), et il favorisa les relations, les amitiés de son fils débutant. On donna pour lui des dîners d'artistes. Tel soir sont invités M. Hanotaux, « qui est lettré », les filles « très intelligentes » de M. Félix Faure, M. et M^{me} Blanche, Fauré, le prince et la princesse de Polignac, Lucien Daudet, M. et M^{me} Hahn, les Régnier et, tel autre jour, M^{me} Cora Laparcerie, de l'Odéon, vient lire des vers de M^{me} de Noailles, un inédit du comte de Montesquiou-Fezenzac. « Le sentiment de mon père sur tout ce que je faisais fut une indulgence aveugle », écrira Proust. Certes, le professeur essaiera, mais sans illusion, de lutter contre le régime, les remèdes de son fils. On sait qu'il avait horreur de ces « drogues tumultueuses et discordantes », dont parle Montaigne, et Marcel consommait pour près de cinq cents francs par mois de poudres et de médicaments (2). Il réprouvait aussi son existence de personne « lancée ». Mais, par dédain intelligent, par tendresse, il lui gardait une « indulgence aveugle ». Avec la maladie de Marcel, leur vie se resserra, leur communion fut plus intime. « Depuis quelques années, ne sortant

(1) Il devait se présenter, mais sans succès, à l'Académie des Sciences morales et politiques.

(2) Particulièrement de poudre Legras et de caféine

plus jamais, je vivais tant avec lui, écrira Proust à Robert de Montesquiou. Je bénis maintenant ces heures (de maladie) passées à la maison qui m'ont fait tant profité de l'affection de papa ces dernières années. »

Les échanges étaient nombreux et l'influence du médecin, du praticien sur le romancier sera ineffaçable. Marcel acquerra près de son père des connaissances médicales étendues « Pour illustrer et fortifier sa pensée, il leur fait souvent appel au point que certains passages de son œuvre, justement par leur précision scientifique, doivent être inintelligibles au profane et Edmond Jaloux a pu écrire que « jamais œuvre littéraire ne s'est rapprochée autant de la science ; elle fait penser au beau mot prophétique de Claude Bernard « Je suis persuadé qu'un jour viendra où le physiologiste, le poète et le philosophe parleront la même langue et s'entendront tous » (1).

Georges Duhamel m'a raconté qu'ayant vu opérer Robert Proust, il avait été frappé par la curieuse ressemblance qu'il avait découverte entre la manière opératoire du chirurgien et le style de son frère. « Même lenteur, même longueur, mêmes détours, même invention paradoxale, mêmes réticences. Comme son frère, Robert a une façon surprenante d'imaginer des voies d'accès, c'est-à-dire d'atteindre la face inférieure du

(1) D^r Pierre Mauriac : « Proust et la Médecine ». (*Revue Hebdomadaire*, 3 novembre 1923.)

foie en passant par l'oreille. En somme la phrase chirurgicale de Robert est bien la sœur de la phrase littéraire de Marcel. » Les livres d'hygiène d'Adrien Proust, les rapports consciencieux qu'il rédigeait en fonctionnaire précis, ses écrits officiels ne nous fournissent guère les éléments d'une filiation aussi marquée d'un parallèle aussi frappant; au surplus le professeur Proust, comme son fils Robert, avait une sainte horreur d'écrire. Les deux lettres de lui que nous ayons, ne sont qu'un long bulletin d'attendus atmosphériques, de considérations météorologiques. Nous sommes loin des longues épîtres de la « Correspondance », mais « plus que des connaissances techniques, plus que son vocabulaire, ce qui est proprement scientifique chez Marcel Proust, c'est la méthode » (1) et cette méthode, minutieuse, exigeante, implacable, tenons pour assuré qu'il l'a reçue de son père. Comme le médecin, Marcel Proust dissèque, analyse et diagnostique les passions, les sentiments et les vices; il en précise l'étiologie, en fixe le diagnostic différentiel et nous le voyons décrire au snobisme, à la jalousie, aux erreurs sexuelles autant de signes et de causes que son père aux aphasies, au ramollissement du cerveau.

Proust nous a dit qu'à mesure que la vie se taisait davantage autour de lui se précisaient les ressemblances qui l'identifiaient à son père : comme son père « qui travaillait nuit et jour » et dont la

(1) D^r Pierre Mauriac : « Marcel Proust et la Médecine ».

vie faisait dire à Marie Gineste, sœur de Cèleste Albaret « Ce sont des vies dont on ne garde rien pour soi, pas une minute, pas un plaisir, tout entièrement tout est un sacrifice pour les autres, ce sont des vies *données* » ; comme son père qui consacrait une « vie de désintéressement et d'honneur » à sa « science-maîtresse », Proust allait se dépenser à son œuvre. Tout à cette œuvre, il lui appliquera la « foi expérimentale » dont, autant que des « instincts de Combray », autant que du renoncement et du sacrifice, il avait hérité de son père : foi d'analyse, foi d'observation, de détail, foi médicale. Foi d'impression qu'on a pu dire Foi d'illusion (1) mais prodigieusement féconde puisqu'aussi bien Proust ne concevait pas d'autre *Au-Delà* que son œuvre.

(1) Voir le mot de Gide sur Proust dans : « André Gide et son temps ». (Gallimard, 1935.)

« Au portail de Chartres, vous verrez un personnage nommé Magas, le magicien qui symbolise l'alchimie, les recherches hermétiques ». Ce mage, maître de la « science qui fait sortir du domaine mystérieux pour les faire entrer dans la réalité tant de rêves singuliers (1) », ce magicien de l'« Encyclopédie » de Chartres représentait pour le professeur Proust le génie de la pérenne science, pour son fils Robert le devancier, l'annonciateur des chevaliers et des patriarches de Saint-André-des-Champs. Aussi selon le coutumier d'Illiers, en tel « jour et feste Notre-Dame », venant prêter à de chères mémoires un discret serment et rendre à leur vie un modeste hommage, nous susciterons le savant Magas comme le maître d'une science dont Adrien Proust propagea les sanitaires mesures et comme le prophète d'une alchimie perdue et retrouvée dont Marcel Proust reste à jamais le merveilleux inventeur.

Paris, le 21 octobre 1935.

(1) Discours prononcé à Chartres par le D^r Adrien Proust pour l'inauguration du monument Pasteur, le 7 juin 1903.

PRINCIPAUX OUVRAGES DU PROFESSEUR PROUST

Mission sanitaire en Russie et en Perse, 1869 (Journal Officiel, 10 juillet 1870). — Essai sur l'Hygiène internationale, ses applications contre la peste, la fièvre jaune et le choléra asiatique, avec une carte indiquant la marche des épidémies de choléra par les routes de terre et la voie maritime. 1 vol. in-8°, 1873, couronné par l'Institut. — Le choléra. Etiologie et prophylaxie, 1 vol. in-8°, 1883. — La conférence sanitaire internationale de Venise (Communication à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, 1892). — Les nouvelles routes des grandes épidémies (Revue des Deux-Mondes, 1^{er} décembre 1893). — La défense de l'Europe contre le choléra, 1 vol. in-8°, 1893). — Le pèlerinage de la Mecque. (Revue des Deux-Mondes, 15 mai 1895). — L'orientation nouvelle de la politique sanitaire, 1 vol. in-8°, 1896. — Eléments d'hygiène. Ouvrage destiné à l'enseignement secondaire des jeunes filles. 1883. Douze conférences d'hygiène, rédigées conformément au programme du 12 avril 1890, nouvelle édition, 1 vol. in-8°. — De l'assainissement des villes (rapport 1889). — L'Etat de la vaccine en France et à l'Etranger (rapport au Comité d'Hygiène, 1879). — De la rage observée en France (rapports au Comité d'Hygiène et au Con-

seil de Salubrité du département de la Seine). — L'Hygiène des expéditions coloniales (leçons faites à la Faculté de Médecine, mars 1895). — Des Famines. De la Trichinose (rapport à l'Académie de Médecine, 1882). — Du lathyrisme médullaire spasmodique. (Epidémie d'origine alimentaire observée dans les montagnes de Kabylie, 1883). — Des différentes formes de ramollissement du cerveau. Thèse d'agrégation, 1866. — De la paralysie labio-glossolaryngée, 1870. — De l'aphasie, 1871. — De la Pathogénie de l'inflammation, de l'hémorragie et du ramollissement du cerveau. — Troubles de la nutrition consécutifs aux affections des nerfs. — Aphasie et Trépanation; localisations cérébrales, 1874. — De l'Athétose. — De l'action exercée par les aimants sur certains troubles nerveux (en collaboration avec M. Ballet, 1883). — De l'Automatisme ambulateur (communication à l'Académie des Sciences morales et politiques, 1892). — De la Pneumoconiose des mouleurs en cuivre, 1875. — Des éruptions quiniques chez les ouvriers qui travaillent à la fabrication du sulfate de quinine (en collaboration avec M. Bergeron, 1876). — De l'intoxication saturnine chez les ouvriers qui travaillent à la fabrication des mèches à briquet, 1875. — Nouvelle maladie professionnelle d'origine saturnine chez les polisseuses de camées, 1876. — Du saturnisme chez les ouvrières travaillant à la fabrication des accumulateurs électriques, 1900. — Rapports sur les prix de l'Académie de Médecine, comme secrétaire annuel pendant six années, de 1883 à 1889. — De la défense sociale contre la tu-

berculose (communication à l'Académie des Sciences morales et Politiques, 1900). — Direction et collaboration à l'Hygiène thérapeutique (15 volumes). — Traité d'Hygiène, 3^e édition (augmenté en collaboration de MM. les docteurs Netter et Bourges), Masson et C^e, éditeurs, 1902.

Vu : Le Doyen,
G. ROUSSY.

Vu : Le Président de la Thèse,
A. GOSSET.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris
S. CHARLETY

